Le port est fort beau : il a près de deux lieues de tour. Les navires y sont en pleine sécurité. Pendant ces quarante dernières années, on y apercevait rarement une voile; car le commerce qui rendait ce port le second du royaume, pour l'étendue et l'importance de son trafic avant la première insurrection, se trouvait alors anéanti. Acapulco était l'entrepôt de toute la côte occidentale, ainsi que de la Chine et des Philippines. C'est à Mazatlan et à San-Blas que les bâtiments qui franchissent le Pacifique vont porter maintenant les tissus de Manille et de Canton.

Jadis c'était une fête, quand le galion de Manille arrivait à Acapulco. A peine était-il signalé du fort qui domine l'entrée de la rade, que le canon, le carillon des cloches et le bruit des pétards en signalaient joyeusement la nouvelle. Des sommes immenses étaient alors dirigées à Acapulco, de tous les marchés principaux de la Nouvelle-Espagne, pour l'achat des produits asiatiques, lesquels étaient enlevés en un moment, puis revendus à des prix exorbitants.

La chaleur qui se concentre dans le bassin d'Acapulco est souvent étouffante, malgré une ouverture qu'on a pratiquée dans une colline pour donner accès au vent de mer. A l'époque des pluies, le climat y est malsain : il y règne des fièvres dont il est difficile de se défaire une fois qu'on en est attaqué; mais, du reste, toute cette côte est exempte du *vomito*, qui sur les plages orientales sévit si cruellement contre ceux qui ne sont pas acclimatés.

Les habitants d'Acapulco se distinguent en trois

classes, les blancs, les noirs et les Chinois. Ces derniers sont presque tous des déserteurs du galion, qui, fatigués d'une navigation longue et périlleuse, se sont soustraits par la fuite à de nouveaux dangers, et sont revenus plus tard sur la plage pour se livrer à l'agriculture et au commerce.

Les noirs, qui sont très-nombreux sur cette côte, sont grands, robustes, mais d'une paresse excessive qu'encourage la fertilité du sol. Ils sont querelleurs pour peu qu'ils aient bu, et mettent l'épée à la main pour venger la moindre injure. Du reste, ils sont francs, de bonne foi dans leurs traités et d'un naturel extrêmement gai.

Avec un caractère moins agréable, les Indiens de la même côte ont la même insouciance et la même apathie. Une fois étendus sur leur natte, ils se relèvent difficilement; leur case s'écroulerait qu'ils ne se hâteraient pas de fuir.

CHAPITRE VIII.

Chaussée du nord. — Légende de la Vierge de Guadalupe. — Plaine salée. — Pauvres cabanes des Indiens saliniers. — Teocalis de San-Juan de Teotihuacan. — Leur origine. — Leurs dimensions. — Otumba. — Les plaines d'Apan. — Pulque de Zinguilucan. — Tulancingo. — Excursion à l'est. — Papantla. — El Tajin. — Tuxpan. — Colonie française de Jicaltepec. — Bande de voleurs. — Andrade. — Hacienda de Regla. — Site pittoresque. — Basalte. — Compagnie anglaise des mines de Real del Monte. — Extraction de l'argent du minerai. — Explication des deux manières de la faire. — Séparation de l'or. — Route de Regla à Real del Monte. — Épais brouillard. — Neige. — Misérables hôtelleries. — Une bien mauvaise nuit. — Richesse minérale du Mexique. — Châteaux en Espagne. — Pertes de la compagnie anglaise. — Descente dans la mine de San-Cayetano. — Accoutrement des mineurs et des visiteurs. — Les cyclopes retrouvés. — Échelles en usage dans les mines du Mexique.

— Descente par le puits des mines. — Magnifiques échantillons de minerai. — Mauvaise direction des travaux de la compagnie anglaise. — Ascension par la mine de Terreros. — Fatigue extrême. — Défaillance. — Les *chevaux*. — Pachuca. — Hôtellerie isolée tenue par des voleurs. — Misère de ses habitants. — Aventure nocturne. — La chaussée de San-Cristobal. — Canal de Huehuetoca. — Inondations de Mexico en 1629 et 1763.

Revenons maintenant sur nos pas, et prenons la chaussée du nord de Mexico, opposée à celle d'Iztapalapa que l'on suit pour se rendre directement à Tlalpam. Cette chaussée n'a guère qu'un mille de long. Elle nous conduit d'abord au bourg de Guadalupe, où se trouve le sanctuaire de la Vierge miraculeuse, patronne des Mexicains. La légende nous apprend que quelques années après la prise de Tenochtitlan, la Mère du Christ apparut à un Indien, sous les traits d'une jeune fille de sa race, lui enjoignant d'aller dire à l'archevêque de lui élever un temple dans ce lieu même; puis ayant imprimé son image sur le vêtement de toile du pauvre Aztèque, elle lui dit de prendre confiance dans le résultat de sa mission. En effet, la peinture miraculeuse parut une preuve suffisante de son authenticité au prélat de Mexico, et l'on bâtit à la sainte image le temple qui existe aujourd'hui, où les indigènes édifiés vinrent, de tous les points du Mexique, porter leurs pieuses offrandes à Notre-Dame de Guadalupe.

Au delà de ce bourg commence une grande plaine sablonneuse qui s'étend à six ou sept lieues le long du lac de Texcoco. Blanchie par les efflorescences salines, on dirait une prairie des bords de la Saône pendant une giboulée de mars. Là, ainsi que de l'autre côté de

Guadalupe, on voit les Indiens qui s'occupent exclusivement à recueillir ce sel pour le vendre au marché. Je n'ai jamais rien vu de si misérable, de si affreux que leurs hameaux; chaque case, mal bâtie en briques crues, se confond avec les monceaux de terre dont elle est entourée. Aucune verdure, aucune végétation n'existe à l'entour : tout y est terre, tout présente une couleur uniforme; et la vue des pauvres habitants de ces terriers accroît encore l'impression pénible qu'on éprouve en considérant ces misérables retraites.

Je ne saurais passer par San-Juan de Teotihuacan, sans parler des téocalis qu'on trouve dans le voisinage de ce village. Les gens du pays les désignent sous le nom de *petites collines;* et en effet, maintenant que le temps a fait disparaître presque en entier les arêtes de ces pyramides, et qu'il les a couvertes de végétation jusqu'à leur sommet, on les prendrait pour ces turgescences terrestres qu'on trouve dans les lieux jadis bouleversés par les feux souterrains.

Ces téocalis, bâtis par les Toltèques au huitième ou au neuvième siècle de notre ère, étaient consacrés l'un au soleil, l'autre à la lune. D'après les mesures adoptées par M. de Humboldt, le premier a 171 pieds de haut et 645 pieds de long à la base; le second a une trentaine de pieds de moins d'élévation.

L'intérieur de ces pyramides est d'argile mêlée de pierres; le revêtement en est fait d'amygdaloïdes et de ciment avec un enduit de chaux qu'on reconnaît en différents endroits, et qui présente des couches parfaitement polies. Les escaliers qui conduisaient à la

cime sont entièrement détruits; on n'en distingue que l'emplacement.

Entre ces deux téocalis s'élèvent un grand nombre de tertres coniques de quinze à trente pieds de haut, consacrés aux astres secondaires, ou destinés aux sépultures des prêtres et des caciques. Ils sont disposés avec ordre, et au centre de leur groupe, j'ai remarqué une fort grande pierre semblable à une tombe, couverte d'hiéroglyphes. Les deux téocalis, les tumuli et l'espace environnant sont couverts de débris de poterie et de morceaux d'obsidienne bruts ou taillés en dards de flèches.

Ces monuments sont les plus anciens dans l'histoire des peuples dont on connaît les migrations; mais ce sont les moins intéressants sous le rapport des arts.

Deux heures après m'être éloigné des pyramides, j'aperçus sur ma droite le village d'Otumba, fort grande ville à l'époque où florissait l'empire aztèque. Je foulais alors le champ de bataille où Cortès remporta la victoire presque miraculeuse qui sauva son armée, qui lui permit de revoir ses amis de Tlascala, et de préparer avec eux la ruine de Mexico.

Nous voilà bien près des plaines d'Apan, renommées par l'excellence de leur pulque. A Zinguilucan, je commençais à trouver supportable cette boisson pour laquelle j'avais toujours éprouvé de la répugnance et elle me parut décidément bonne à Tulancingo, à l'heure du déjeuner.

La ville de Tulancingo, bâtie par les Toltèques au milieu du septième siècle, est la plus ancienne du

Mexique. Le climat n'y est pas agréable : le vent y est froid et souvent humide, quoique les grandes pluies y soient rares, et que les récoltes y sèchent assez souvent sur pied. Au reste, les marchands français qui y résidaient quand j'y passai défiaient le froid et l'humidité auprès de leurs cheminées, où ils retrouvaient avec une agréable chaleur cette gaieté qu'inspire un bon feu de bois flambant, quand le ciel est triste et que le vent siffle sous les portes mal jointes. Ce sont les premières cheminées que j'aie vues au Mexique, quoique dans les lieux élevés on sente quelquefois le besoin de se chauffer. Depuis lors on a eu le bon esprit d'en faire quelques-unes à Mexico.

Si au sortir de Tulancingo nous avançons dans la direction de l'est, nous arriverons à Tuxpan, petit port du golfe mexicain, après avoir traversé de grands déserts où l'on découvre de temps à autre de belles forêts et des paysages riches d'accidents et d'originalité. Nous visiterons également Papantla, village célèbre par les ruines d'un beau téocali, appelé *el Tajin* par les gens du pays. M. Nébel nous en a donné un dessin.

Ce monument se compose de sept assises rentrantes sur elles-mêmes, en suivant un même angle d'inclinaison qui lui donne la forme pyramidale. Chaque assise offre une suite de niches carrées symétriquement disposées, aussi profondes que larges, dont le nombre s'élevait au moins à 360. Le grand escalier qui se trouve sur la face orientale est divisé en deux par un intervalle de trois niches. On ne monte par cet escalier

que jusqu'à la septième assise, qui se trouve en ruines.

Les forêts qui entourent le Tajin sont presque inaccessibles. On ne peut y arriver que la hache ou le sabre à la main, et il faut une connaissance toute particulière des lieux pour le trouver. Déjà la végétation s'est emparée de ce monument : une foule d'arbustes et même de gros arbres ont pris racine dans les crevasses, entre les pierres mal jointes, et renversant les obstacles qui s'opposent à leur croissance, ils menacent l'édifice d'une destruction complète et assez prochaine.

Entre Vera-Cruz et Tuxpan, dans le voisinage de Nautla, on voulut encore il y a une vingtaine d'années fonder une colonie française, celle de Jicaltepec; mais il arriva là ce qui avait déjà causé le désastre de celle du Goatzacoalco : le directeur de la colonie montra une incurie fatale au succès de l'entreprise, et les colons ne tardèrent pas à se disperser. Quelques familles cependant restèrent à Jicaltepec et parvinrent à force de travail et de constance à surmonter l'horrible misère qui les accueillit à leur arrivée. Elles possédaient naguère de petites habitations bien cultivées qui leur donnaient une existence facile, lorsque l'ouragan de 1853 anéantit leur bien-être et les plongea une seconde fois dans la misère.

Mais revenons à Tulancingo pour nous acheminer de là vers Regla et les mines de Real del Monte.

Mes compatriotes de Tulancingo n'étaient pas d'avis que je fisse ce voyage, seul avec mon domestique. Ils me représentaient que la route était infestée de voleurs, et que je serais infailliblement dévalisé. Mais ces avertissements ne m'épouvantaient guère, et, s'il faut le dire, ils caressaient un secret désir de mon cœur. Pendant plusieurs années, j'ai plutôt recherché que fui l'occasion de me trouver tête à tête avec les bandits. J'étais très-avide d'émotions nouvelles, et très-curieux de savoir ce que m'eût fait éprouver une brusque attaque de ce genre.

Depuis longtemps, en effet, une bande bien organisée de voleurs exploitait particulièrement le territoire que j'avais à traverser. Ils n'attaquaient pas seulement les voyageurs isolés, ils faisaient aussi le coup de feu avec l'escorte des fourgons anglais qui conduisaient les barres d'argent à Vera-Cruz. Une fois ils avaient eu l'avantage, et s'étaient emparés du convoi.

La ténacité de ces brigands provenait du caractère ferme de leur capitaine, le fameux Andrade, qui, exerçant sur eux un empire absolu, les retenait au feu, quoique le sang des leurs eût déjà coulé. Toutefois, je ne courus aucun risque : ce chef redoutable venait d'être pris et conduit dans les prisons de Mexico, ce qu'on ignorait encore à Tulancingo. La bande, déconcertée et intimidée pour un moment, était rentrée dans ses retraites.

L'hacienda de Regla (76) est un des sites les plus pittoresques que j'aie vus. Elle se trouve dans une gorge resserrée entre des escarpements à pic formés de masses de basalte de 60 à 70 pieds de haut; puis le vallon, se rétrécissant peu à peu jusqu'à se fermer tout

à fait, détermine une demi-ellipse dont le point le plus excentrique donne issue à une petite rivière qui tombe en cascade.

Cette belle production géognostique est certainement une des plus élevées de son espèce au-dessus du niveau de la mer, et se trouve sur le plateau des Cordillères comme une preuve éclatante des grandes révolutions terrestres. Elle était peu connue avant que j'en eusse donné une description dans le *Musée des familles*. Cependant elle peut entrer en ligne avec ce qu'on connaît de plus curieux en ce genre : ces colonnes prismatiques, sveltes, serrées, d'égale grosseur et uniformément rangées, semblent sortir de la main des hommes. On dirait un monument arabe du moyen âge, en ruines, il est vrai, mais riche encore de splendeur et de souvenirs.

Ce vallon va rejoindre à trois lieues de là celui de Mextitlan, qu'on dit être orné aussi de magnifiques colonnes de basalte. Celles-ci offriraient un phénomène fort curieux ; elles seraient coupées horizontalement en plusieurs endroits de leur hauteur par d'épaisses couches d'argile, ce qui indiquerait différentes formations.

L'hacienda de Regla appartient à l'ex-comte du même nom, qui l'avait affermée, avec les principales mines de Real del Monte, à une compagnie anglaise, pour 16,000 piastres par an. Cette hacienda n'est point une habitation destinée à la culture : c'est une usine où l'on porte le minerai au sortir des mines pour en extraire l'argent.

Cette extraction se fait de deux manières : si le minerai est pauvre, on l'opère par le moyen du mercure; s'il est riche, elle se fait par la fusion du métal. Voici la marche suivie dans les deux opérations.

Le bocardage à sec se fait par des madriers qu'un axe horizontal tournant sur lui-même soulève tour à tour, au moyen de saillies disposées à propos, comme les pointes d'un cylindre d'orgue de Savoie. Quand le minerai est pulvérisé comme de la farine de maïs un peu grosse, on le jette avec de l'eau dans des réservoirs circulaires, au centre desquels tourne un axe perpendiculaire, dont les bras, de la longueur d'un rayon du cercle, meuvent des blocs de basalte du poids d'un quintal chacun [1].

On étend ensuite sur une aire la boue métallique qui reste au-dessus de la couche de mercure, puis on y mêle du sel de cuisine pour opérer l'oxydation des métaux et du minerai de cuivre calciné et pulvérisé (*magistral*), si le mélange présente un grand éclat métallique. Après quelques jours de repos, des hommes tenant en main un linge rempli de mercure parcourent l'aire en pressant le linge de manière à en faire sortir le métal par bulles légères, et quelque temps après, on y ajoute du magistral. On emploie six fois autant de mercure que la masse contient d'argent, et d'une à sept livres de magistral pour chaque livre de mercure. Enfin, pour favoriser le contact des sub-

[1] Lorsque le minerai contient de l'or, on verse du mercure dans l'auge, et l'amalgame aurifère se forme et reste en dépôt à mesure que le grain se pulvérise davantage.

stances, on fait courir en cercle sur l'aire une douzaine de chevaux ou de mulets, ou bien marcher dans ces boues métalliques des hommes pieds nus pendant des journées entières. Deux, trois et quatre mois s'écoulent avant que le mercure s'empare de tout l'argent, et pendant ce temps-là, on est souvent obligé d'y mêler encore du magistral, du mercure, du sel et même de la chaux.

Lorsque par des caractères extérieurs on juge que l'opération est faite, on jette ces boues avec de l'eau dans des cuves, où des moulinets garnis d'ailes tournent sur eux-mêmes et battent le liquide; puis faisant écouler l'eau, les parties terreuses ou oxydées sont emportées, et l'argent mêlé au mercure reste au fond de la cuve.

On sépare les deux métaux par la sublimation en plaçant l'amalgame en forme de petites pyramides sous une cloche de fer qu'on chauffe, et la vapeur de mercure va se condenser dans un réservoir d'eau qui se trouve sous la cloche.

Quand l'extraction se fait par la fonte, on ne réduit le minerai qu'au volume d'un sable fin, et on en sépare par le lavage les grains métalliques, que l'on jette par couches avec de la mine de plomb dans des fourneaux. La partie terreuse se vitrifie et reste au-dessus; le plomb mêlé à l'argent se précipite au fond, d'où il s'écoule par une soupape et prend la forme de saumons du poids de 40 à 50 livres. La quantité d'argent contenue dans chacun varie de la vingtième à la centième partie du poids total.

Le premier moyen d'extraction ne vaut rien quand le minerai est riche, parce qu'alors les particules d'argent se trouvent souvent trop grosses et trop abondantes pour que le mercure s'en empare aisément. L'extraction ne se fait pas non plus par la fonte si le métal est pauvre, parce que les dépenses excèdent les bénéfices. Toutefois, en mélangeant du minerai riche à du minerai pauvre, ce qui abaisse l'aloi du premier, on évite l'inconvénient du procédé ruineux.

Pour séparer l'argent du plomb, on fait fondre ces saumons au creuset; puis, au moyen de soufflets, on dirige sur le métal fondu une grande masse d'air qui oxyde le plomb. Alors il se forme à la surface une crasse d'un jaune rougeâtre conservant un brillant métallique, c'est ce qu'on nomme litharge. On retire cet oxyde, et on reconnaît que l'argent est pur lorsqu'il se forme au-dessus un *éclair,* suivant le terme du laboratoire, c'est-à-dire lorsque le métal paraît en feu. On coule ensuite l'argent en lingots ou plaques d'un poids variable selon les localités, puis on les soumet à de nouveaux procédés chimiques pour en séparer l'or qu'elles contiennent en plus ou moins grande quantité.

Les plus riches lingots (ceux de Guanaxuato) ne contiennent pas ordinairement au delà de mille grains d'or par marc [1], c'est-à-dire plus de la cinquième partie du poids total. Les plus pauvres en renferment

[1] A Guanaxuato, quelques mines ont donné des fruits qui possédaient jusqu'à 1800 grains d'or par marc de métal.